

pendance, qui, pour elle, signifie une annexion plus ou moins prochaine à la République Américaine; l'Italie se traîne à travers les crises et les embarras financiers, et rend de plus en plus pénible la situation de la grande institution qui faisait sa gloire, et qui, encore aujourd'hui, fait de Rome le point le plus on évidence de l'univers; l'Allemagne accessible de ses prévenances et de ses caresses le nouveau royaume qu'elle compte bien ranger de son côté contre la France, le jour où celle-ci pourra songer à prendre sa revanche, et ses gouvernants travaillent de toutes leurs forces à affaiblir dans tout l'empire l'influence catholique, lui faisant l'honneur de la croire naturellement hostile à tous les projets injustes et despotiques; enfin, comme nous l'avons dit en commençant, l'Angleterre et la Russie se préparent à la lutte, qui, un jour ou l'autre, devra s'élever en Orient, et qui sera peut-être précipitée par les grands efforts que font ces deux puissances pour n'être pas prises au dépourvu. Les réflexions suivantes, que nous empruntons au *Correspondant*, quoiqu'elles n'aillent point aussi loin que nous l'aurions voulu, au sujet des consolations que la France peut trouver dans le désappointement que lui cause l'échec des actions du Khédive par l'Angleterre, sont cependant empreintes d'une certaine résignation philosophique, et viennent dans une certaine mesure à l'appui de l'idée que nous nous sommes permis d'exprimer. Elles terminent convenablement ce premier et rapide coup-d'œil sur la situation politique de l'Europe:

« Que les 177,000 actions du Khédive soient différées ou non; que dans le conseil des actionnaires, elles ne donnent pas d'autre autorité que celle de dix voix à leur nouveau possesseur; que cet achat oblige l'Angleterre à une intervention incessante, difficile et même un jour, dangereuse; ces raisonnements ne compensent ni la surprise, ni l'indignation, ni la tristesse que cette nouvelle a causée parmi nous. Ce qui est visible, en effet, c'est que pour ce coup de commerce politique dont elle savait bien qu'elle nous blessait, l'Angleterre a profité des circonstances où la France est faible et incapable de résister même à l'outrage; c'est que l'Angleterre porte sa main sur un bien que nous considérons presque comme le nôtre; c'est qu'elle se prépare ainsi en Egypte une sorte de domination plus ou moins prochaine, et cela à une heure ténébreuse où quelques-uns trament au-dessus de nations impuissantes à se défendre, des complots où la France est exclue et dans lesquels on prononce son nom. Mais aujourd'hui que dire, et quel effort nous est possible? Notre diplomatie a été informée; elle n'a rien ignoré, bien qu'elle n'ait rien pu; et ce serait une injustice que de l'accuser d'avoir, par une indifférence complaisante, continué cette politique impériale, qui, de la Crimée au Mexique et ailleurs, semblait avoir pour maxime ces mots nouveaux dans notre histoire: *Gesta Anglorum per Francos*. Hélas! il aurait fallu à notre gouvernement dans cette affaire que derrière ses financiers il pût montrer ses soldats; il aurait fallu pouvoir braver certains mécontentements en Europe, n'avoir pas des mains captives ou des armes incomplètes, être forts pour être libres. Cette force et cette liberté qui nous manquent, rien ne sert de les pleurer; travaillons plutôt. Rien ne sert, non plus, de nous livrer à de stériles colères; il est plus digne aux nations malheureuses de se taire et de rester calmes, que de déclamer sans pouvoir agir ou d'agir sans pouvoir rien faire. Ayons cette patience courageuse, celle de la foi et de l'espérance. Sachons attendre, nous préparer à une meilleure fortune, nous souvenir, et si nous avons de la France une pitié véritable, sachons nous aimer et nous unir; ce sont des devoirs qui de moment en moment nous sont et plus impérieux et plus utiles. »

Excellents conseils auxquels de tout notre cœur nous disons: *Ainsi soit-il*, non-seulement pour le compte de la race française en Europe, mais aussi pour les descendants des Français dans la partie du monde que nous habitons! P. C.

Québec, janvier 1876.

L'EXPÉDITION ANGLAISE AU POLE NORD

M. le Dr. Rochefort donne, dans les *Archives de médecine navale*, sur les préparatifs de cette expédition, des détails pleins d'intérêt:

«... Pour les longues explorations en traîneaux, l'on a adopté une préparation nutritive qui a déjà fait ses preuves dans les expéditions polaires, notamment dans celle du malheureux et désormais illustre capitaine Hall. Cette préparation, désignée sous le nom de *pemmican*,

n'est autre chose que de la viande de bœuf, dégraissée, mise au four, et desséchée avec assez de soin et assez de lenteur pour qu'elle ne perde point son jus; elle est ensuite imbibée de graisse, puis desséchée de nouveau, mise sous la meule, et réduite en poudre, enfin comprimée de manière à former des pains ou gâteaux de cinquante livres environ. La ration est d'une livre par homme et par jour: on estime que cette quantité équivaut à environ trois livres de bœuf.

« Le biscuit emporté dans ces voyages est renfermé dans des caisses de fer-blanc, revêtues d'une couche de caoutchouc. La ration est de quinze onces par homme et par jour. On expérimentera, pour la première fois, une nouvelle sorte de biscuit préparé au moyen d'un mélange, à parties égales, de farine et de pemmican.

« Une ingénieuse marmite portative, enveloppée de molleton, permettra, pendant ces voyages, de distribuer du thé ou du chocolat, et de faire fondre la glace pour remplir les gourdes dont chaque homme est muni. Les traîneaux emporteront également une certaine quantité de rhum à 40 degrés.

« L'habillement a été très-soigneusement étudié. L'étoffe adoptée pour les vêtements est une sorte de molleton de laine d'un tissu très-serré, qui s'épaissit au lavage, et qu'on désigne, en anglais, sous le nom de *duffle*.

« On utilisera également les vêtements de peau de phoque, et même les fourrures, malgré leurs inconvénients, connus de tous les hommes compétents. Dans ces climats, en effet, chaque poil de la fourrure ne tarde pas à devenir le centre et le noyau d'un glaçon; le vêtement est rendu, par suite, imperméable à la transpiration cutanée, d'où une humidité nuisible du corps et des habits.

« L'expédition possède des bottes de divers modèles, les unes à semelles de cuir, d'autres à semelles de liège; toutes ont les tiges garnies de molleton, assez hautes pour dépasser le genou et protéger les cuisses.

« Pour marcher dans la neige sèche, on pourra faire usage des mocassins en forte peau de chamois.

« Voici le détail du costume adopté pour les voyages en traîneaux:

« La tête est enveloppée d'une sorte de perruque en molleton dit *Welsh wig*, qui couvre le front, la nuque, et qui est, sans doute, analogue à ces coiffures en usage chez certaines populations de la côte de Bretagne, à Roscoff et au bourg de Batz, par exemple. Un bonnet de peau de phoque recouvre le tout. La face est protégée par une sorte de voile en molleton, et les yeux par des lunettes bleues, entourées d'une toile métallique, et dont la monture est garnie de peau de chamois.

« Deux ou trois vareuses de laine ou de flanelle, et un large vêtement de molleton, couvrent le tronc. On passe ensuite un ample pardessus de forte toile de Hollande.

« Les membres inférieurs sont protégés de la même manière: les pieds sont enveloppés de deux paires de bas, d'une pièce de molleton, d'une troisième paire de bas dépassant le genou, et, pardessus tout cela, la vaste botte arctique. Chaque homme porte sur la poitrine deux paires de bas de recharge.

« Les mains sont couvertes de deux paires de mitaines, l'une en laine, l'autre en molleton; le tout est enfermé dans des gants de peau de phoque.

« Les traîneaux n'emporteront qu'une simple tente de toile pouvant couvrir de six à douze hommes. Dès qu'elle est dressée, on étend sur la neige une toile cirée, puis une large pièce de molleton; chaque homme tire ses bottes, les place à son chevet, pour lui servir d'oreiller, et se glisse dans un sac de forte toile doublée de molleton. Au réveil, la tente n'est plus, à l'extérieur, qu'un bloc de glace; à l'intérieur, comme elle ne possède que deux petites ouvertures d'un pouce et demi de diamètre (environ 0m,04), l'air y est si impur, qu'une allumette ne brûlerait pas.

« Tels sont quelques-uns des points qui m'ont paru dignes d'attirer l'attention dans les préparatifs de l'expédition anglaise. On s'est efforcé de réunir tout ce que la science et l'expérience des expéditions antérieures ont pu suggérer de bon et d'utile. Un vétéran des campagnes polaires, sir Léopold MacClintock, présidait à ces arrangements. »

NOS GRAVURES.

L'Hon. Charles Nolin.

Arrivé à la Rivière-Rouge en 1817, le père de Charles Nolin s'établit à St. Boniface, et fit le commerce de fourrures avec les Sauvages. Il épousa Anne Cameron, la fille d'un gentleman écossais, officier au service de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, et mourut à St. Boniface en 1845.

Charles Nolin fut de bonne heure mis sous les soins de Mgr. Provencher, premier évêque de la Rivière-Rouge, qui surveilla son éducation. Quand il fut d'âge à s'occuper d'affaires, il continua à faire le commerce avec les Sauvages, et s'établit ensuite à Ste. Anne, comme marchand. Il est devenu l'un des hommes les plus influents

parmi les Métis, et fut un des premiers à proclamer et soutenir leurs droits comme sujets anglais. Quand le gouvernement provisoire fut établi en 1869, il fut nommé adjudant-général, mais résigna plus tard cette position.

Aux dernières élections générales en 1874, il fut élu par une forte majorité à la chambre locale pour représenter Ste. Anne, et reçut le portefeuille de ministre de l'agriculture.

L'hon. Charles Nolin est aujourd'hui président du comité chargé d'organiser la contribution de Manitoba à l'Exposition Universelle de Philadelphie.

Les minerais de fer, de charbon, d'or, etc.; les produits agricoles, les broderies et autres ouvrages indiens, les fourrures, formeront la masse des objets qu'enverront Manitoba et le Nord-Ouest. Les fourrures seront probablement les plus belles de l'Exposition, le choix étant fait dans le stock de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, par suite d'une entente avec le président de la Commission Canadienne, l'hon. Luc. Letellier de St. Just.

Les membres du comité de Manitoba sont les ministres locaux, les hon. MM. Girard, Bannatyne et D. A. Smith, MM. McKenzie, M. P. P., Cornish, M. P. P., et W. F. Luxton, du *Free Press*. Le secrétaire du comité est M. Thos. Spence, qui est aussi greffier du Conseil Législatif de Manitoba.

Feu l'Hon. Juge Baudry.

Nous avons l'avantage de présenter à nos lecteurs le portrait de ce magistrat intègre, de ce chrétien vertueux, de ce citoyen estimé, dont nous avons donné la biographie dans un numéro précédent. Nous référons nos lecteurs à ce numéro pour les détails de sa carrière.

Le Pansement.

Poupée brisée, cœur désolé! Mais le mal n'est pas sans remède. Le bon papa se trouve à la maison, et fume sa pipe du midi. « Viens ici, Finette, a-t-il dit; ne pleure pas; voyons cela; peut-être pourrions-nous la raccommoder. » Les larmes se séchèrent, et l'on procéda à l'examen de la blessure. Le cas est grave, la lésion large et profonde, le bran-de-scie s'écoule, il faut un remède héroïque. Vite, une épingle! Le chirurgien rapproche les chairs palpitantes, c'est-à-dire les bords du coton déchiré; dans un clin-d'œil l'épingle s'insinue en serpentant à travers les tissus; c'est fait, le désastre est réparé. Cependant, le sang, c'est-à-dire la sciure, s'échappe encore un peu. Il faut l'étancher; alors, l'habile papa prend un petit bandeau, l'enroule autour du corps invertébré de la poupée, et l'assujettit au moyen d'une deuxième épingle. Cependant, la malade n'a pas proféré un cri! Quant à Finette, le ciel reluit encore dans ses yeux, le sourire épanouit de nouveau son minois rosé. La guérison est complète. Elle embrasse son bon père, et s'en va jouer, le cœur content.

Le Salon et le Pavé.

Tout ce que l'on voit du salon, c'est la fenêtre. La lumière y scintille; on devine sur les murs les reflets du feu qui égale l'âtre et réchauffe l'air parfumé. Près de la croisée l'on aperçoit quelques figures. Le givre obscurcit les vitres; mais l'on distingue des jolies femmes, parées de dentelles et de fleurs; des hommes dont les manières et les vêtements annoncent l'aisance et le bien-être. Des coupes de crystal brillent entre leurs mains; des jets de feu, d'ambre et de rubis, révèlent les vins précieux de l'Espagne et de la Bourgogne. Il y a festin. C'est le souper qui termine le bal. Les joyeux propos volent de lèvres en lèvres. Chacun s'amuse; et dans une heure de folle gaieté, l'on dépense des sommes qui suffiraient à nourrir plusieurs familles tout un hiver.

Et sur le seuil de cette maison, sur le pavé du portique, accroupie sur les marches

enneigées, une pauvre mère s'est affaissée. Le mari n'avait plus d'ouvrage. Peut-être que c'était sa faute, et que l'ivrognerie l'avait exclu de son atelier. Il a dû partir; il est allé chercher fortune dans une ville voisine. Et bientôt le loyer doit se payer; la pauvre femme, épuisée par les privations, n'a pu gagner de quoi se nourrir, elle et son enfant. Et le locateur impitoyable est venu tout saisir; la porte s'est refermée sur la malheureuse, elle s'est trouvée dans la rue, au milieu de la grande ville, sans ressources, sans amis. Elle a erré çà et là toute la journée, cherchant un abri, du travail, du pain. La nuit venue, lasse de marcher, elle s'est laissée choir sur les marches de cette somptueuse demeure.

La neige tombe, ses membres s'engourdissent. Elle dort. Plaise à Dieu qu'elle sorte de la fête, les cœurs de ces belles dames et de ces hommes riches soient touchés de pitié, et que la charité chrétienne recueille ces malheureuses, et leur donne du repos et de la nourriture! Certes, le contraste de la scène qu'ils viennent de laisser, et de ce spectacle émouvant, devra réveiller en eux la compassion. Leurs plaisirs ne seraient plus que des remords, s'ils laissaient périr cette pauvre femme et son enfant. C'est la Providence qui l'a conduite. Elle sera désormais à l'abri du besoin.

Incendie de la Frégate-Ecole le "Goliath."

Un navire en feu présente une des idées les plus effrayantes que l'on puisse concevoir. Se trouver entre deux morts: choisir entre la vague et la flamme. Ou plutôt, être chassé dans l'eau par le feu; car personne n'hésite; on préfère le froid étrangement de l'eau, à l'étreinte épouvantable du brasier. Mais quand ce désastre se produit, comme l'autre jour sur le *Goliath*, dans un navire frété de jeunes vies, rempli de garçons de 10 à 15 ans, la crainte et la pitié nous remuent jusqu'au fond du cœur. On se demande comment ces enfants pourront-ils lutter contre ces terribles éléments. Dans leur panique, ne s'étoufferont-ils pas les uns les autres, ne s'écraseront-ils pas, ne se précipiteront-ils pas au devant de la mort! Mais tel est le pouvoir de la discipline, qu'au premier son de l'alarme, chacun des 400 enfants se rend à son poste, et obéit à la voix du capitaine, tout comme d'habitude, et l'ordre qui règne sur ce navire-école sauve la vie à ces centaines de jeunes marins. Le *Goliath* était commandé par le capt. Bouchier, de la marine royale, qui, avec un état-major d'officiers compétents, avait charge de plus de quatre cents enfants que l'Etat a recueillis, et destine à repeupler ses navires de guerre. Imprudence impardonnable, à bord de cet immense vaisseau de bois, on éclaira à l'huile de charbon! Le garçon chargé de nettoyer les lampes en laisse tomber une. Dans un instant les flammes ont envahi le pont. L'alarme est sonnée; tous les enfants travaillent aux pompes, les officiers font des efforts surhumains pour dompter l'incendie, mais en vain. Et bientôt il devient impossible de dégager les chaloupes, dont les cables sont brûlés.

Il ne reste plus qu'à sauter à l'eau, et le capitaine donne l'ordre aux enfants de se précipiter dans la Tamise et de se sauver de leur mieux. Heureusement que la natation fait partie de leur éducation, et qu'il n'y a que trois cents verges entre la frégate et le rivage. Puis des barges, des bateaux de toute sorte viennent à la rescousse, et recueillent un grand nombre des jeunes garçons, dont quelques-uns nagent jusqu'à terre. Un petit de dix ans refuse de laisser le capitaine. « Vous ne partirez que le dernier, lui dit l'enfant, je veux rester avec vous! » La fille et la femme du capitaine Bouchier se sont sauvées en se laissant glisser le long des cordages. En somme, sur les 450 âmes que renfermait la frégate-école le *Goliath*, il n'en a péri qu'une dizaine; résultat vraiment merveilleux de la discipline et de la présence d'esprit. La reine d'Angleterre fit écrire une lettre au capitaine, le félicitant de sa conduite héroïque et de celle de ses officiers. G. E. D.